

INTRODUCTION

TERRE, MONDE, MONDIALISATION

Vous vous souvenez peut-être que le 20 mars dernier, un volcan islandais au nom imprononçable, l'Eyjafjöll, entrainé en éruption et couvrait le ciel de l'Atlantique Nord d'un nuage de cendres volcaniques, bien innocentes en apparence, mais qui se sont avérées de redoutables obstacles pour le bon fonctionnement des réacteurs d'avion. Pendant près de deux mois, le trafic aérien mondial s'est trouvé profondément perturbé, certains jours même immobilisé, pour éviter qu'un avion de ligne ne soit victime des cendres malignes de l'Eyjafjöll.

Vous vous souvenez peut-être également du discours qui avait alors envahi les médias, discours d'humilité soulignant l'impuissance technique de l'homme devant les forces de la nature, discours bien dans l'air du temps, si j'ose dire, puisque l'éruption de l'Eyjafjöll illustre grandeur nature les conséquences de la perturbation du climat sur les activités humaines. À ce constat très largement partagé s'ajoutait, dans les reportages et articles de journaux, une réflexion plus spécifique sur les limites, sur la fragilité de la mondialisation. Nous étions habitués à pouvoir franchir en quelques heures des milliers de kilomètres, traverser les océans par la voie des airs, et voilà qu'un simple volcan islandais s'avère capable de clouer au sol notre capacité à nous projeter à l'autre extrémité de la terre. D'un point de vue négatif, l'éruption de l'Eyjafjöll révèle en effet la précarité de ces liens qui unissent désormais la plus grande part de l'humanité. Mais d'un point de vue positif, elle révèle surtout l'intensité de ces liens qui font qu'aujourd'hui, un habitant de Tokyo et un habitant de Dakar (pour prendre deux villes au hasard) appartiennent bel et bien au même monde.

C'est devenu un truisme (une vérité d'évidence) que d'affirmer que nous vivons à l'âge de la mondialisation. Le terme même de *mondialisation* et son équivalent anglo-américain de *globalization* sont apparus dans la presse au début des années 1960, au moment même où s'amorçait ce qu'on a appelé la révolution du transport aérien, et ont gagné le langage courant dans les années 1980. Nous reviendrons au cours de cette séance sur le sens qu'il convient de donner à ce mot de mondialisation, et par conséquent sur ce que désigne le Monde, si l'on veut bien le distinguer de la Terre. Mais si vous voulez bien accepter une définition minimale (la mondialisation comme

processus d'élargissement de l'espace partagé par les hommes sur la surface de la Terre), alors la réalité historique de la mondialisation est beaucoup plus ancienne, alors la mondialisation a commencé il y a très longtemps.

C'est l'objectif de ce cours que de vous invitez à réfléchir sur les formes les plus anciennes de la mondialisation, sur les processus qui ont lentement, presque imperceptiblement préparé l'interconnection du monde telle que nous la connaissons aujourd'hui. De ce point de vue, le millénaire de l'histoire humaine que par convention les historiens appellent le Moyen Age constitue un formidable observatoire. Le Moyen Age, cet âge moyen compris entre deux époques clairement identifiables : l'Antiquité gréco-romaine d'une part, qui se perd dans les sables quelque part au v^e ou vi^e siècle de notre ère ; les Temps modernes, d'autre part, que l'on fait souvent commencer avec les soit-disantes « Grandes découvertes » de la fin du xv^e siècle – vous remarquerez d'ailleurs à quel point ce découpage de l'histoire est euro-péo-centré, pensé depuis l'histoire européenne. Oui, le Moyen Age est un formidable observatoire de l'histoire de la mondialisation, malgré les défauts de ce découpage chronologique (vi^e-xv^e siècles) qui n'a aucun sens dans l'histoire de la Chine ou dans celle de l'Amérique, pour au moins deux raisons.

La première, c'est que l'épopée européenne des Grandes Découvertes (plus exactement, le moment où l'Europe prit la mesure d'un monde qui ne l'avait pas attendue) est incompréhensible si l'on ne prend pas en compte l'expérience historique accumulée dès avant le xv^e siècle dans d'autres parties du monde, tout particulièrement dans l'océan Indien, expérience en terme de voyages, de connaissances géographiques, d'échanges commerciaux. Pour formuler cette idée sous la forme d'un paradoxe, jamais le Génois Christophe Colomb n'aurait découvert l'Amérique si deux siècles avant lui le Vénitien Marco Polo n'était pas parti sur les routes de l'Asie à la recherche de la source des épices dont le monde était si friand : nous aurons l'occasion d'y revenir.

Plus fondamentalement, le Moyen Age constitue un formidable observatoire de la mondialisation pour la simple raison qu'il s'agit d'une période longue, un millénaire d'histoire, une échelle d'analyse qui permet aux historiens de se pencher sur des processus discrets, lents, dont les commencements sont presque imperceptibles mais dont les conséquences peuvent s'avérer décisives dans l'histoire des hommes. Le monde au Moyen Age est radicalement différent de celui que nous connaissons aujourd'hui – et l'étudier est un vrai moment de dépaysement, une façon de regarder notre monde autrement, ne serait-ce que parce que l'Europe au Moyen Age n'était qu'une province du monde, et certainement pas celle qui pesait le plus dans son histoire, alors qu'elle est devenue depuis et est restée jusqu'au

milieu du xx^e siècle la métropole du monde. Mais le Moyen Age est aussi le long moment où se dessinent bien des traits de notre monde actuel, que les historiens ne peuvent expliquer sans plonger dans la profondeur des siècles. D'une certaine manière, et j'emprunte ici une formule du grand médiéviste français Jacques Le Goff, le Moyen Age est l'enfance de notre monde. On ne se reconnaît plus dans sa propre enfance, mais c'est elle qui a largement déterminé ce que nous sommes devenus.

Pour illustrer ce paradoxe vertueux du Moyen Age, ce monde méconnaissable sans lequel on ne peut comprendre notre propre monde, laissez-moi vous raconter une dernière histoire de volcan. Les scientifiques qui cherchent aujourd'hui à reconstituer l'histoire du climat au cours des derniers milliers d'années, afin d'évaluer l'impact des activités humaines sur le réchauffement climatique constaté depuis un quart de siècle, multiplient les sondages dans les calottes glaciaires, véritables archives du climat constituées par les dépôts de glace accumulés aux deux pôles de la Terre depuis des milliers d'années. Les carottages ont mis en évidence un même niveau de dépôt de soufre que l'on retrouve depuis l'Antarctique jusqu'au Groënland, résultat d'une éruption volcanique cataclysmique considérée comme la plus violente des 10 000 dernières années, éruption qui détruisit entièrement l'île volcanique de Kuwae située au beau milieu de l'océan Pacifique dans l'archipel de Vanuatu.

Des anthropologues ont recueilli dans la tradition orale des habitants de l'archipel le souvenir d'une catastrophe immémoriale qui avait vu les pierres glisser sur l'océan. Des archéologues ont en revanche pu dater l'événement, par une datation au carbone 14 du bois carbonisé retrouvé dans les coulées de pierres ponce consécutives à l'éruption : l'île de Kuwae aurait explosé vers 1440, avec une exactitude de plus ou moins trente ans par rapport à cette date. On sait aussi par le carottage des calottes glaciaires que l'explosion provoqua la formation d'un nuage de poussière qui fit le tour de la Terre et provoqua un abaissement de la température de près d'un degré pendant un ou deux ans.

Or, les historiens ont relevé dans les chroniques écrites un peu partout dans le monde vers le milieu du xv^e siècle, la mention d'importants dérèglements climatiques : famine en Russie, faible crue du Nil en Égypte, neige pendant quarante jours dans la moitié sud de la Chine. L'explosion du volcan de Kuwae s'est donc produite en 1452 et les 35 km³ de poussières projetés dans l'atmosphère ont perturbé le climat jusqu'en 1453. En mai 1453, alors que les armées du sultan ottoman Mehmed II assiège Constantinople, on s'étonne de ces nuages qui obscurcissent le ciel de la ville, où les astrologues du sultan voient d'ailleurs un heureux présage.

Le 29 mai 1453, après des siècles d'inviolabilité, Constantinople tombe aux mains des Turcs.

Que retenir de cette histoire ? Sans doute qu'au milieu du xv^e siècle, les hommes habitent une seule et même Terre, qu'ils en subissent tous les soubressauts, mais qu'en définitive ils n'en savent rien. Ni les chroniqueurs chinois, ni leurs homologues égyptiens ne pouvaient savoir que l'explication des perturbations du climat étaient à chercher dans l'une des rares parties du globe encore déconnectée du monde commun des hommes : les îles du Pacifique, dont les dernières encore inhabitées (comme la Nouvelle-Zélande) achèvent d'être colonisées par les Mélanésiens au xiv^e siècle, mais qui resteront isolées du reste du monde jusqu'aux voyages d'exploration des Européens au xviii^e siècle. La mondialisation en marche en cours du Moyen Age, l'émergence d'un niveau mondial d'échanges entre les hommes, reste encore inaperçue par les hommes au xv^e siècle. Elle n'en est pas moins très réelle, et le travail de recherche des archéologues et des historiens peut la mettre en lumière.

Distribution des fascicules. Présentation du programme et de l'organisation des cours.

Conseils de lecture, de manière générale :

- *L'Histoire* n° 355 (juillet-août 2010) : « Les Grandes découvertes »
- Grataloup, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, A. Colin, 2007
- *Histoire du monde au xve siècle*, sous la direction de P. Boucheron, Fayard, 2009
- www.histoireglobale.com

[Lecture de Ch. Grataloup, *Le monde n'a pas toujours existé : en tirer une première définition des termes « terre », « monde », « oikoumène » et « mondialisation ».*]

Si l'histoire de la mondialisation est indissociable de celle de la croissance démographique de l'humanité, qu'en est-il au cours du millénaire médiéval ? Le monde au Moyen Âge est déjà complètement humanisé, aussi complètement qu'il l'est aujourd'hui. Des hommes vivent sur pratiquement toutes les terres émergées, sauf de rares îles isolées comme l'île Maurice et l'île de la Réunion dans l'océan Indien. Dans l'océan pacifique, l'installation des peuples mélanésiens dans les îles les plus éloignées des côtes avait commencé dès le troisième millénaire avant notre ère : elle est achevée au Moyen Âge, avec l'arrivée des hommes dans les îles Hawaï vers l'an 500, dans l'île de Pâques vers l'an 600, en Nouvelle-Zélande entre le xi^e siècle et le xiv^e siècle. Ces ultimes gains territoriaux sont

spectaculaires, quand l'on songe avec quels moyens (des pirogues à balancier, des cartes faites de tiges de bois et de coquillages) ces hommes originaires de l'Asie du sud-est ont conquis l'immense désert liquide du Pacifique.

Si le monde est déjà presque complètement humanisé au Moyen Âge, l'occupation humaine s'intensifie en revanche sous l'effet de la croissance démographique. De ce point de vue, le Moyen Âge est dans la continuité de l'histoire longue de la démographie humaine. Depuis que les hommes ont abandonné la pérégrination des chasseurs-cueilleurs, depuis qu'ils se sont faits pasteurs ou agriculteurs, depuis ce qu'on appelle la Révolution néolithique (amorcée dans certaines régions du monde comme le Croissant fertile il y a plus de 6 000 ans), la population mondiale n'a cessé de s'accroître, atteignant hélas régulièrement le point de rupture entre la demande alimentaire et les capacités de production. La peur très actuelle d'un monde où les hommes sont trop nombreux pour se nourrir tous est aussi ancienne que l'humanisation du monde.

Le monde comptait sans doute 250 millions d'hommes et de femmes au début de notre ère ; ils étaient près de 450 millions au milieu du XIV^e siècle, à l'apogée démographique du Moyen Âge et deux fois plus à la fin du XVIII^e siècle ; le milliard d'habitants a été dépassé dans la première moitié du XIX^e siècle ; nous sommes aujourd'hui plus de 6 milliards. Le Moyen Âge s'inscrit donc dans une tendance de longue durée, un *trend* millénaire de croissance de la population humaine à la surface de la Terre.

Si l'on s'intéresse maintenant à la répartition des hommes, la même impression de continuité, continuité des foyers de peuplement cette fois, simpose à l'analyse. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, les grands bassins de civilisation sédentaire de l'Ancien monde qui les premiers ont connu la Révolution néolithique (Chine et Asie du sud-est, Inde, Croissant fertile, Europe méditerranéenne) ont sans grande variation représenté les trois quarts de l'humanité. Le quart restant se répartit entre le continent américain et l'Afrique au sud du Sahara, l'Océanie représentant moins d'1% de la population mondiale. Les trois quart de l'humanité ont ainsi toujours vécu sur un territoire qui s'étire de la Chine à l'Europe, limité au nord par la steppe et surtout par les grandes forêts boréales ; limité au sud par les barrières plus poreuses de l'océan Indien et du désert du Sahara. De ce point du vue, le millénaire médiéval n'a pas modifié la carte du peuplement mondial, à une tendance près que l'on retrouve d'un bout à l'autre de l'Ancien monde : l'extension des défrichements et de la mise en culture des terres, au détriment des forêts denses. À la fin du Moyen Âge, le nord de l'Europe pèse désormais plus lourd que les rives de la

Méditerranée ; la plaine du Gange s'est substituée à celle de l'Indus comme principal foyer de peuplement en Inde ; la Chine du nord est plus peuplée que les provinces du sud.

Cette tendance de longue durée à la croissance de la population humaine dans les mêmes grands foyers de peuplement de l'Ancien monde ne signifie pas cependant une progression continue : la croissance des communautés humaines a connu de terribles accidents, des reculs spectaculaires, que l'on ne fait que deviner pour les temps antiques, que l'on peut en revanche commencer à documenter à partir des temps médiévaux. Je me contenterai d'un seul exemple, sans aucun doute le plus significatif : le surgissement de la Peste dans l'ensemble de l'Ancien monde au milieu du xiv^e siècle, qui, de la Chine à l'Europe en passant par les pays d'Islam, a durablement brisé l'élan démographique des siècles précédents.

Dans les langues européennes du Moyen Âge, les maladies épidémiques sont désignées par un seul terme : des pestes, toutes les épidémies sont des pestes – signe d'une conception épidémiologique dominée par la théorie aériste : c'est la corruption de l'air, la pestilence, qui est responsable de la maladie ; par conséquent, c'est en s'enfermant chez soi, en faisant de grandes fumigations ou en quittant les régions où l'air est corrompu qu'on échappera à la maladie, ce que faisant on ne fait pourtant qu'accélérer sa propagation.

Historiens et épidémiologistes sont aujourd'hui convaincus que la peste proprement dite, la terrible maladie transmise par le bacille *Yersinia Pestis*, du nom d'Alexandre Yersin qui l'identifia à Honk Kong en 1894, et propagée par les puces qui infestent aussi bien les rongeurs que les hommes, avait disparu des grands bassins de civilisations sédentaires au haut Moyen Âge. En Méditerranée par exemple, la peste dite de Justinien, parce qu'elle avait commencé à frapper sous le règne de ce grand empereur du vi^e siècle, se manifeste une dernière fois en 748-749 de notre ère. Il semble bien que la population mondiale a recommencé à croître, lentement, à partir des viii^e et ix^e siècles.

Yersinia Pestis a donc épargné les hommes entre le viii^e et le xiv^e siècle, le bacille survivant à l'état endémique dans la steppe asiatique. Mais en 1331, la terrible épidémie mentionnée par les annales chinoises présente tous les caractères de la peste, sous ses deux formes principales, bubonique et pulmonaire. En 1338, la peste a déjà parcouru plus de trois mille kilomètres, puisqu'elle est signalée dans l'oasis de l'Issyk-Koul, en Asie centrale : du moins est-ce la conclusion des archéologues qui ont fouillé là le cimetière d'une communauté chrétienne nestorienne, qui a connu une surmortalité spectaculaire entre 1338 et 1340 – certains stèles

funéraires signalant explicitement la présence de la peste. En 1346, la peste est sur les rives de la mer Noire ; en 1347, en Sicile et à Marseille et à l'autre bout de la Méditerranée, en Alexandrie ; en 1348, elle a ravagé le Croissant fertile comme le royaume de France ; en 1352, elle a atteint Moscou. En l'espace de quelques années, l'épidémie a dessiné environ un tiers de la population de l'Ancien monde, la proportion étant souvent bien plus élevée dans les villes.

Ce que les chroniqueurs occidentaux ont appelé la Peste noire est donc un événement mondial, qui en l'espace de quelques années a frappé de la même manière les grands bassins de civilisation sédentaire de l'Ancien monde. On ne saura sans doute jamais pourquoi le bacille a recommencé à se développer de manière virulente dans la steppe asiatique. On peut en revanche expliquer la rapidité spectaculaire de sa diffusion et connaître les chemins qu'elle a empruntés. Nous consacrerons une séance à l'immense empire constitué au XIII^e siècle par le grand conquérant mongol Gengis Khan. Il suffit pour le moment de souligner le rôle décisif de la domination mongole dans la pacification de la grande steppe asiatique, dans l'intensification des déplacements à l'échelle du continent et dans l'accélération des échanges commerciaux le long de la célèbre route de la Soie, qui relie la Chine au bassin Méditerranéen via l'Asie centrale. En 1331, la Chine était toujours sous domination mongole, comme les oasis d'Asie centrale ; en 1346, ce sont les armées mongoles de la Horde d'Or qui transmettent la peste aux habitants du comptoir commercial de Caffa, en mer Noire, en catapultant les corps de leurs propres hommes morts de la peste à l'intérieur des murs de la cité assiégée. Or Caffa, en mer Noire, est un comptoir de la cité de Gênes en Italie ; et ce sont les galères génoises qui ont ensuite propagé la maladie dans chacun des ports que ces négociants fréquentaient, d'Alexandrie à Marseille. Il ne restait plus à Yersinia Pestis qu'à remonter les grandes voies de circulation, la vallée du Nil ou la vallée du Rhône, pour se propager à l'ensemble de l'Ancien monde.

Au total, la Peste noire du milieu du XIV^e siècle est sans aucun doute un indice des progrès de la mondialisation dans l'ensemble de l'Ancien monde ; l'épidémie est la funèbre conséquence de la mise en connexion croissante des grands bassins de civilisation sédentaire – une mondialisation médiévale dont nous venons, par la même occasion, de rencontrer deux des acteurs principaux : les pasteurs nomades comme les Mongols, les négociants comme les Génois.

Le premier visage de la mondialisation médiévale est donc terriblement ambivalent : produit tout à la fois de la guerre et du commerce, instrument de rapprochement des hommes mais aussi de diffusion des maladies.

Et le Nouveau monde me direz-vous ? Il est pour le moment à l'abri des guerres et des épidémies de l'Ancien monde. Mais le choc n'en sera que plus terrible, quand les deux parties du monde seront mises en connexion, à la fin du xv^e siècle. Parmi les raisons objectives des succès fulgurants d'une poignée de cavaliers espagnols sur les deux grands empires amérindiens (Aztèques au Mexique, Incas dans les Andes), plus que les chevaux ou la supériorité indéniable des armes à feu, l'arme épidémiologique fut la plus déterminante : les germes transportés dans le Nouveau monde à leur insu par les Espagnols, ont eu un impact dévastateur sur les populations amérindiennes qui ne les avaient jamais rencontrés et n'en étaient pas immunisés. La population totale de l'Amérique centrale et de l'Amérique du sud est sans doute passée de 39 millions à 10 millions d'habitants au cours du xvi^e siècle. S'il y a bien eu génocide, ce sont les germes de la variole qu'il faut accuser.